

Des champs de blé à perte de vue. Des champs de blé dans lesquels nous aimions courir. Nous perdions alors toute notion de l'espace et du temps, mais je ne dirais certainement pas que nous perdions notre temps, tant le souvenir de ces instants, de ces heures ou de ces jours me paraît précieux aujourd'hui.

Et déjà le soleil se couche. Prenant congé des hommes, il ne saurait cependant regagner sa demeure nocturne sans leur avoir présenté auparavant ses hommages du soir. Et quels hommages ! Comme pour nous faire languir la nuit durant de son retour, il nous fait don de cette lumière si belle qu'elle rend belle aussi la vision de chaque chose.

Avez-vous déjà vu la beauté d'un champ de blé au crépuscule ?

Arrivé moi aussi au crépuscule de ma vie, je regarde autour de moi, et pendant que je contemple cette splendeur éphémère, je me souviens du Jour...

Chapitre Premier

Le temps témoigne bien peu d'égards à ma mémoire. Malmenée par cet ordonnateur inflexible, celle-ci manque à ses devoirs et laisse s'effacer mes souvenirs. Mais les souvenirs que je garde, ceux qui ne m'ont pas été enlevés, je les garderai dussé-je vivre mille ans : des moments inoubliables, comme gravés en mon âme.

Lorsque je ferme les yeux, je vois encore ses grandes boucles blondes qui dansaient avec les épis de blé, avant de se fondre dans l'immense océan de miel. Accroupie, cachée, Claire attendait patiemment que j'arrive assez près, puis d'un bond elle se levait alors, les bras tendus vers le ciel, en s'écriant :

« Tu ne m'as pas attrapée ! »

Des mots mêlés de grands éclats de rire. Le rire de Claire, une musique exquise qui accompagnait l'image délicieuse des

traits de son visage.

Un visage d'ange, voilà ce que je voyais alors. Comment donc puis-je vous décrire un ange ?

Peut-être faut-il vous faire le récit d'une bouche qui habillait chaque syllabe des mots en fuite de la parure la plus chatoyante.

Ou bien vous dessiner la douce ligne que formait son nez avec son front, objets adorables d'une rivalité qui m'enivrait : lequel allait être le point de départ de mon regard qui voulait parcourir cette courbe et s'y laisser glisser ?

Dois-je essayer plutôt de vous faire imaginer la savoureuse rondeur de deux petites joues pareilles à des abricots et auxquelles le moindre sourire redonnait la fermeté du fruit vert ?

Quelle idée Dieu aurait-il pu avoir pour mieux mettre en valeur les joyaux de son visage ? Des yeux d'une profondeur infinie. Reflet du ciel, miroir de la pureté de son cœur, ses yeux étaient un spectacle irréel dont j'avais le privilège de pouvoir me délecter.

Je ne saurais dire à quel moment je suis tombé amoureux d'elle. J'ai l'impression aujourd'hui de l'avoir toujours aimée.

Rendez-vous était pris. Nous étions convenus de nous retrouver secrètement après l'école, au pied du Grand Arbre. Le Grand Arbre, tel que nous l'appelions, était un immense noyer situé à l'est du village, à quelques centaines de mètres de la dernière habitation. Il m'est impossible de me rappeler combien de fois Claire et moi y avons posé nos yeux. Il était notre refuge, le témoin de nos jeux, le complice impassible de nos

joies et de nos peines. Fier lorsqu'il se dressait entre le soleil et nous, nous protégeant par ses bras des brûlures de l'astre du jour, il dévoilait alors toute sa splendeur.

Près de lui, il y avait un banc de pierre maculé de mots, des mots gravés par des apprentis poètes en mal d'éternité, mais illisibles à présent pour la plupart.

Plus qu'une image, qu'un tableau de maître, c'est une atmosphère que je retiens de ce lieu, un je ne sais quoi qui en faisait un endroit à nul autre pareil. Mais peut-être cela est-il dû tout simplement aux moments intenses que j'ai vécus là et qui en ont fait le sanctuaire de mes souvenirs.

L'horloge n'avait pas fini de carillonner lorsque je franchis le seuil de la salle de classe. La porte était restée grande ouverte en raison de la forte chaleur qui donnait à ces derniers jours d'école un air de vacances. En arrivant au-dehors, je fus un peu ébloui, ce qui ne m'empêcha pas de dévaler les quelques marches d'un escalier fatigué par des années de loyaux services.

J'étais assez loin déjà lorsque j'entendis la sempiternelle phrase de mise en garde de l'instituteur :

« Courir dans l'escalier, c'est courir le risque de se rompre les os ! »

Loin de l'école, j'étais également loin dans mes pensées. Des pensées, ou plutôt des rêveries, qui n'avaient qu'un seul objet : Claire. Claire que j'avais vue le matin et qui déjà me manquait. Claire que j'allais retrouver en notre lieu de rencontre favori. Et cette perspective me donnait des ailes : je voulais voler vers elle !

Dans ma course machinale, je ne vis l'épicière, qui balayait devant la porte de son magasin, qu'au dernier moment, lorsque

je faillis le percuter.

Je ne prêtai guère attention à monsieur Albert, l'apothicaire, qui, juché sur une bicyclette d'un autre temps, m'exhortait à réduire mon allure et à faire preuve de plus de prudence.

Je ne tins pas compte non plus des aboiements de ce chien qui semblait résolu de faire la route avec moi jusqu'au moment où la voix de son maître le rappela à ses obligations.

Tout ce qui m'importait était d'arriver au plus vite. Claire devait m'attendre, l'école des filles étant bien plus proche du Grand Arbre que celle des garçons.

Elle était là en effet, assise immobile sur le banc de pierre, tenant ses cahiers entre les mains. Dès qu'elle aperçut ma silhouette, elle se leva, se mit debout sur le banc et agita les bras pour me faire signe. Je m'étais arrêté et lui fis signe à mon tour.

Arrivé au pied du noyer centenaire, j'étais essoufflé par une course de plus d'un kilomètre, mais Claire ne me laissa guère le temps de récupérer :

« Tu es un loup, et moi... je suis... »

Parcourant du regard l'espace environnant, elle cherchait l'inspiration, qu'elle trouva bientôt dans les branches, sous la forme d'un petit rongeur à la queue touffue :

« Moi je suis un écureuil. »

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, elle sauta du banc et me dit, ses petites joues gonflées par un large sourire :

« Mange-moi », avant d'entamer une course dans le champ de blé que bordait le noyer. Il s'en suivit une poursuite effrénée. J'essayais d'attraper Claire, mais à la vérité, j'avais

bien du mal à seulement ne pas la perdre de vue. Car ce petit écureuil faisait preuve d'une agilité, d'une vivacité impressionnantes : il tournait à gauche, tournoyait et virevoltait ; il tournait à droite puis à droite encore et revenait sur ses « bonds ». Régulièrement, je l'entendais me crier :

« Tu ne me mangeras pas, loup, tu ne me mangeras pas ! »

Après une dizaine de minutes de cette course folle, j'étais à bout de souffle, tandis que Claire, n'ayant rien perdu de sa vitalité, bondissait de plus belle.

La chute que je fis alors fut presque un soulagement. Couché sur le dos, les yeux tournés vers le ciel, je respirais bruyamment.

Lorsqu'enfin je décidai de me relever, je fus d'abord surpris par le contraste : plus aucune agitation, plus aucun bruit. Mais la surprise ne céda pas la place à l'inquiétude, car je me dis que Claire devait être cachée quelque part dans cette forêt dorée, prête à me surprendre : son jeu préféré.

Je tendis donc l'oreille, guettant les prémices d'un rire qu'elle ne parvenait jamais à dissimuler en pareille situation. J'avancais pas à pas, un pas léger, prenant soin d'écartier les tiges de blé le plus silencieusement possible. Je m'arrêtais parfois, cessais tout mouvement, retenais même ma respiration.

À mesure que les minutes s'écoulaient, mes pas se firent plus lourds, mes gestes furent moins délicats. Maintenant c'était bien de l'inquiétude que je ressentais : peut-être avait-elle fait une chute elle aussi, une chute plus grave que la mienne.

« Claire, montre-toi ! »

Où pouvait-elle être ? Que lui était-il arrivé ?

Et mon inquiétude devint angoisse : je ne prenais plus la peine d'écouter ; je courais vers ici, criais son nom, puis courais

vers là, et l'appelais encore.

Comment vous décrire mon soulagement quand je crus voir se tarir enfin la source de ces moments tragiques ? Claire était accroupie là, devant moi, elle me tournait le dos. Je m'approchai doucement d'elle, puis posai une main hésitante sur son épaule. Elle releva la tête et se retourna.

Ce que je vis à cet instant continue de me briser le cœur toutes les fois que j'y repense, et j'y repense souvent : l'image déchirante d'un visage angélique aux traits altérés par une douleur ardente. Elle pleurait...